Marges

Revue d'art contemporain

21 | 2015

Manifestes

*Lausanne, Circuit, Centre d'Art Contemporain, 15 février – 15 mars
2015*

« Jung36 »

Sophie Lapalu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/1050>

DOI : 10.4000/marges.1050

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 146-149

ISBN : 978-2_84292-441-6

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Sophie Lapalu, « « Jung36 » », *Marges* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/1050> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.1050>

« Jung36 »

Lausanne, Circuit, Centre d'Art Contemporain,

15 février – 15 mars 2015

La jeune artiste Florence Jung agit toujours par surprise, sans jamais révéler son jeu ni convoquer de spectateur, au travers de protocoles immatériels destinés à pointer l'incongruité des situations dans lesquelles elle est invitée. Aussi pour ceux qui connaissent son travail, l'annonce d'une exposition monographique à Circuit – Centre d'Art Contemporain ne manqua pas de susciter une vive curiosité. Il faut ici rappeler que son dernier fait d'armes avait été de kidnapper les visiteurs de l'événement qu'elle organisait avec le curateur Sandino Scheidegger au 22ruemuller (Paris). Les plus téméraires de l'assemblée avaient été invités à monter en voiture en vue d'une excursion dont la destination ne leur fut jamais révélée; 450 km plus tard, ils étaient abandonnés

dans une ferme (*Jung & Scheidegger*, 2014). C'est donc avec une certaine appréhension que nous entrons dans le Centre d'Art Contemporain de Lausanne.

L'intégralité de l'espace était occupée par un mur semi circulaire fermé et ondulant, totalement recouvert de centaines de feuilles de papier rouge framboise roulées sur elles-mêmes, créant une illusion de matière au luxe inouï. Cette mise en scène, œuvre du designer Lucas Uhlmann, fraîchement sorti de l'ECAL, ne semblait destinée qu'à sublimer trois sacs en cuir de la marque Louis Vuitton, délicatement posés dans autant de vitrines percées dans la structure.

Passé l'étonnement de se trouver face à une vitrine de grand magasin dans un lieu dédié à l'art contemporain et après avoir effectué

plusieurs allers-retours le long de l'installation à la recherche d'une faille quelconque, le visiteur se plongeait dans la lecture d'un petit livret distribué à l'entrée. Le texte de la critique d'art Camille Paulhan offrait une promenade, depuis l'ascenseur d'Olafur Eliasson de l'ancienne fondation Vuitton des Champs Élysées – qui menait indifféremment aux espace d'exposition comme au magasin de luxe – en passant par la comparaison avec le méconnu Gunter Saree, jusqu'à révéler enfin, à demi-mots, la facticité des sacs présentés à Circuit.

Devait-on lire dans cet étalage un hommage bon marché à l'artiste genevoise Sylvie Fleury ou une préfiguration un peu faussée de ce à quoi ressembleront bientôt tous les centres d'art à force de « compagnonnage avec les marques » (pour citer Paulhan qui cite Jean de Loisy)? Peu de temps auparavant, alors que s'ouvrait à la périphérie de Paris la nouvelle fondation du maroquinier dans une architecture grandiloquente, rares furent ceux qui élevèrent la voix. Certains écrivains, philosophes et artistes français (dont Jérôme Bel, Marie-José Mondzain, Catherine Perret ou Jean-Luc Verna) s'interrogèrent toutefois sur l'étanchéité de la fine cloison censée séparer le magasin de sacs de la galerie: « les boutiques de luxe, désormais, se veulent le prototype d'un monde où la marchandise serait de l'art parce que l'art est marchandise, un monde où tout serait art parce que tout est marchandise » (« L'art n'est-il qu'un produit de luxe? », *Mediapart*, octobre 2014). Dont acte: un centre d'art devenu boutique de luxe. S'il l'on peut rétorquer que c'est souvent le cas, Jung répond avec cette exposition qu'il y a peut-être lieu de s'inquiéter quand les boutiques sont aujourd'hui indifféremment considérées comme des espaces d'art – lorsqu'elles ne créent pas leur propre fondation.

Nous apprenons par la suite que chaque artiste qui expose à Circuit est invité à réaliser des multiples destinés à la vente; Florence Jung, elle, proposa aux collectionneurs intéressés d'acquiescer un certificat: « La pièce est un faux sac Louis Vuitton vendu au prix de l'original ». Pour l'activer il suffirait alors d'acheter une des contrefaçons exposées – mais au prix de l'authentique. L'acheteur est ainsi sciemment complice d'une entorse à la loi; quant à la différence monétaire entre le Vuitton et sa copie chinoise, elle ne serait autre que la valeur marginale accordée au concept. Paulhan se demande alors non sans humour si Vuitton serait susceptible de collectionner Jung, quand l'exposition paraît entièrement construite sur l'absurdité de cette éventuelle transaction.

Si l'artiste ne cesse encore ici, comme à son habitude, de jouer avec les stratagèmes du monde de l'art et de cultiver le scepticisme à l'endroit de ses rapports avec ses financeurs, nous pouvons regretter toutefois la portée limitée de cette manœuvre. La transgression ne peut être que symbolique dans un centre d'art dont le public est d'avance convaincu du bien fondé de la dénonciation. L'œuvre aurait probablement gagné en effectivité en s'installant sur un stand de la foire de Bâle par exemple, où la confusion entre lieu de vente d'une marque de luxe et installation d'art contemporain aurait été à son comble. Mais quelle galerie ou centre aurait accepté de prendre le risque de se passer du sponsor éventuel de LVMH ou du soutien du collectionneur Bernard Arnault?

Sophie Lapalu